

Rentré en France avec Georget, il avait été dirigé sur l'armée de l'Est, Georget sur celle de la Loire.

— Georget a eu la clavicule gauche brisée à la bataille de Coulmiers où, du moins cette fois, nous avons été vainqueurs. Guéri de sa blessure, Georget a été dirigé sur l'armée du Nord ; il a été nommé lieutenant à Bapaume.

— Quand à moi, j'ai eu les pieds gelés en traversant le dernier échelon du Jura, au col de la Clause, par où nous battions en retraite sur la Suisse.

— Le chirurgien voulait m'amputer ; j'ai refusé et j'ai bien fait ; une pauvre paysanne des Verrières m'a transporté chez elle, m'a soigné, m'a guéri.

— Oh ! nous devons à la Suisse une reconnaissance éternelle !

— Lorsque les Suisses nous virent entrer sur le territoire, en hillons, exténués, mourant de froid et de faim, les hommes et les femmes se précipitèrent sur nous, nous emmenèrent dans leurs maisons, nous fournirent des vivres, des vêtements, des soins. Les paysans donnaient leur dernier morceau de pain, leur dernière chemise à nos pauvres soldats.

— Pardon, mère, de vous attrister avec ces récits, les jours de deuil sont passés, je vais vous revoir, revoir ma sœur Simone, ma sœur Fanchon, le bon M. Delort, tous nos amis...

— Mère, je finis ma lettre par une prière : quittez ce beau pays souillé par l'ennemi, foulé par les lourds talons allemands.

— Vous avez d'autres propriétés en France. Choisissez-en une pour nouvelle résidence, j'irai vous y retrouver avec Georget.

— "JACQUES DE BEAUCHAMP."

Et le brave garçon, sous la signature, avait écrit ces mots que ses larmes effaçaient presque :

— "Beauchamp ! Est ce que ce nom ne serait plus un nom français ?

— Oui, Jacques a raison ! s'écria Simone, quittons cet affreux pays !

M. Delort et Fanchon, consultés par la comtesse, furent de l'avis de Simone.

Après réflexion, Mme de Beauchamp dit :

— Je ne puis faire un choix en ce moment... J'ai tant de hâte de revoir Jacques, de l'embrasser, que je ne saurais prendre de détermination... Nous allons partir en Suisse... je prendrai son avis sur la résidence à choisir.

— C'est cela, partons ! approuva Simone.

Si Fanchon l'avait osé, elle eût exprimé le même désir que son amie : partir, partir tout de suite, revoir Jacques !

Une nouvelle pensée traversa l'esprit de Mme de Beauchamp :

— Si nous allions demander l'hospitalité à nos amis de Pervenchère ? Leur Palais-des-Roses est près de Genève...

— Mère, quelle bonne idée tu as là !

— Je vais leur écrire pour leur annoncer notre arrivée.

— Devançons au Palais-des-Roses la famille de Beauchamp.

Renaud et Blanche y étaient installés depuis un mois. C'était par une charmante et mélancolique soirée de septembre.

Renaud, frémissant de colère et de honte, venait de lire la nouvelle du désastre de Sedan, l'empereur faisant hisser le drapeau de la capitulation, se livrant et livrant à l'ennemi son armée toute entière.

— Quels deuils ! que de défaites dues à l'incurie des chefs, à l'ineptie de cet aventurier couronné ! s'écria-t-il en froissant le journal et le jetant à terre.

— Mon pauvre enfant est peut-être parmi ces soldats qu'on mène à la boucherie ! pensait Blanche.

Un domestique entra, annonçant un visiteur.

Renaud allait demander le nom de ce visiteur, lorsque la porte, refermée par le domestique, fut rouverte brusquement... Un homme traversa le salon en courant, se jeta dans les bras de Renaud avec un grand cri :

— Renaud !... Mon frère !

— Gaston !... C'est toi, Gaston !

Renaud était agité par des sentiments contraires : la joie de revoir son frère dont il était séparé depuis vingt ans, la douleur de penser que ce frère était un traître, un assassin.

Il répondait en balbutiant à l'étreinte de Gaston.

Celui-ci, se souvenant sans doute de la leçon de Montaiglon, se lançait dans un long récit bourré de détails, coupé d'exclamations de joie : "Renaud, je te revois !... là !... vivant !... C'est bien toi, oh ! oui, c'est bien toi !"

De nouveau, il donnait l'accolade à son aîné, qui la recevait avec une froideur de marbre.

Gaston se demandait :

— Se doute-t-il donc de quelque chose ?

Il affectait de n'avoir pas vu Blanche encore et, allant à elle, les mains tendues, les yeux humides, car il avait réussi à se pénétrer de son rôle, il s'écriait :

— Ma chère sœur, vous seule aviez raison contre tous !... Renaud

vivait... Vous seule avez retrouvé sa trace... Vous seule avez eu ce bonheur !

Il ajouta avec un *tremolo* mélodramatique :

— Dieu vous le devait... Qui autant que vous le méritait ?... Mes efforts et ceux de M. de Montaiglon ont échoué... Le destin nous a trahis !

— Pourquoi M. de Montaiglon ne se trouve-t-il pas avec vous, Gaston ? questionna Renaud.

— Nous nous sommes perdus de vue à Alger dans des circonstances dramatiques, répondit Gaston.

Prenant un siège que Renaud lui indiquait, il continua :

— J'avais touché depuis quelques jours les cent cinquante mille francs que je dois à votre générosité... Un soir, la fantaisie me vint de faire une promenade dans les environs d'Alger... Je me fis conduire en voiture... La nuit était venue... nous traversions un défilé... Soudain, les coups de feu partent, mon cocher tombe de son siège, je saute de la voiture, j'arme mon revolver... Dans l'obscurité, je crois distinguer le burnous d'un indigène... je tire, je manque mon homme... je tombe au même instant atteint par un coup de feu... Je sens qu'il fouille mes vêtements, enlève un portefeuille... je m'évanouis.

— Lorsque je revins à moi, j'étais étendu sur un divan, une vieille négresse me soignait.

— Elle me dit que j'étais sauvé, que le médecin répondait de moi, qu'il allait procéder à l'extraction de la balle qui avait contourné les côtes... C'est ce qui fut fait ; quelques jours après, j'étais sur pied... je me fis conduire à l'hôtel où j'étais descendu avec M. de Montaiglon : il était parti... je ne l'ai pas revu.

— Vous êtes de nouveau sans ressources ? fit Renaud froidement.

Il ne croyait pas un mot de ce récit et se dirigea vers son secrétaire.

— Pardon, mon cher Renaud, vous faites erreur ! s'écria Gaston en l'arrêtant ; mon voleur n'a pris que le portefeuille ; j'avais mis les billets en lieu sûr avant de quitter l'hôtel, grâce au sage conseil de mon cher Montaiglon.

Gaston se disait mentalement :

— Mais ils n'étaient pas où ce cher ami pensait ; une maison de banque me paraissait plus sûre.

Et il riait du bon tour joué à ce cher ami, qu'il soupçonnait fort d'être son agresseur, bien qu'il ne l'eût pas reconnu sous son costume arabe.

Comme on le voit, il avait fait à Renaud un récit mi-parti vraie, mi-partie mensonger.

Ce qui était vrai, c'est qu'épouvantée de la responsabilité qu'elle courait, la dame de ses caprices, son odalisque, avait envoyé la négresse au secours de Gaston blessé, qu'elle l'avait fait soigner et guérir.

Lorsque Gaston voulut la récompenser en lui donnant un billet de banque sur les cinq ou six qu'il avait emportés, il s'aperçut que la dame l'avait dépouillé. Gaston fut bon prince, il pardonna, n'en étant pas, grâce à Renaud, à quelques mille francs près.

L'arrivée de Gaston fut pour Blanche une souffrance ; sa vue seule la bouleversait ; ses mensonges, son hypocrisie la faisaient frissonner d'indignation.

Fort heureusement pour elle, aussitôt que les nouvelles de la guerre devinrent tout à fait mauvaises, — Gaston se prétendit malade, le médecin lui ordonnait de quitter le climat froid des Alpes pour l'Italie méridionale.

Il partit et Blanche poussa un soupir de soulagement ; elle allait de nouveau se trouver seule avec son cher Renaud, elle n'aurait plus à souffrir de la présence de cet être abhorré !

Certes, elle avait promis à son mari de ne pas dire à Gaston tout ce qu'elle pensait de son infâme conduite !

Aurait-elle pu le faire ?

Malgré elle, des paroles indignées ne seraient-elles pas venues de son cœur à ses lèvres ?

Pourquoi Renaud ménageait-il ce misérable ? Pourquoi ne le chassait-il pas de chez lui en lui disant tout le mépris qu'il ressentait ?

Il ne le voulut pas, il la supplia d'attendre, de patienter, réservant l'heure des explications, de la justice.

— Quand nous aurons retrouvé notre enfant, lui disait-il, je démasquerai Gaston et son complice ; jusque-là, je t'en prie, ma chère Blanche, dissimule l'horreur qu'il t'inspire !

Les nouvelles de la guerre étaient de plus en plus désespérantes ; chaque jour amenait une nouvelle défaite, une nouvelle douleur.

Le jour de la reddition de Metz, le 27 octobre, Montaiglon eut l'audace de se présenter chez Renaud.

Il était tombé malade en Algérie, malade d'inquiétude en ne retrouvant pas Gaston ; il avait été convaincu que son ami avait été attiré dans un guet-apens, etc, etc.

Montaiglon prétendait l'avoir cherché pendant plusieurs mois, avoir organisé des battues avec des indigènes.